Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft = revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 9 (2004)

Artikel: Mémoire palestinienne et rhétorique visuelle : enjeux politiques et épistémologiques des images ethnographiques

Autor: Pirinoli, Christine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1007458

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

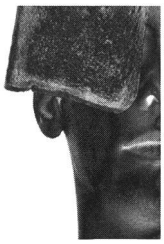
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mémoire palestinienne et rhétorique visuelle



Enjeux politiques et épistémologiques des images ethnographiques

Christine Pirinoli

Dans le cadre d'une recherche sur la mémoire palestinienne, j'ai séjourné, en 1998, dans la Bande de Gaza. J'y ai immédiatement constaté qu'une posture «neutre» était impraticable: parfaitement incongrue pour les Palestiniens, pour qui la mémoire est à la fois une question politique et existentielle, elle était inopérante pour moi car elle m'empêchait de construire des relations de confiance. Pour ce faire, mes interlocuteurs exigeaient que je me positionne politiquement par rapport au conflit israélo-palestinien. Une telle implication pose différentes questions épistémologiques que j'ai développées ailleurs (Pirinoli 2004). Je me limiterai ici à en relever un aspect précis: celui du rôle de «porte-parole» attribué à l'anthropologue qui, une fois qu'elle aurait «vu», rétablirait la «vérité» que ses interlocuteurs n'avaient pas les moyens de divulguer largement.

Ma recherche visait à comprendre le processus de construction de la mémoire collective dans un contexte d'importants changements sociaux. Or, cette mémoire est par définition liée au politique en ce qu'elle constitue un enjeu capital du conflit, aussi bien en tant que récit légitime sur le passé que par le contenu qu'elle énonce: la possession de la terre, la vie dans les villages détruits en 1948 et donc le droit au retour des réfugiés; l'existence en tant que peuple et donc le droit à l'autodétermination. Cette mémoire est ainsi un objet particulièrement sensible, tant elle est prise dans des rapports de pouvoir et des enjeux la dépassant.

Mes interlocuteurs, tous originaires du village de Barbarah détruit fin 1948, étaient parfaitement conscients que l'utilisation de leurs récits pouvait avoir des conséquences concrètes dans le cadre du conflit. Notre relation dépendait donc à la fois de la position politique qu'ils m'attribuaient et de mes capacités supposées à rétablir la «vérité» sur le passé. J'étais censée non pas produire de la connaissance mais répondre à une demande sociale et politique: transmettre cette «vérité» que j'étais, grâce à mon implication politique, digne de recevoir – à l'instar de Griaule initié par Ogotemmêli!

Une telle perception du travail anthropologique est intéressante dans la mesure où la discipline se donne souvent implicitement pour tâche de révéler une certaine vérité à propos de l'Autre (Dakhlia 1995). La différence avec d'autres contextes est peut-être que mes interlocuteurs étaient demandeurs: ils désiraient me révéler la «vraie» version du passé afin que, investie de cette vérité, je la rapporte aux miens tout en lui apportant une caution scientifique. Concrètement, ils m'ont aidée à faire ce travail «scientifique» par toute une stratégie de dévoilement de «preuves» de la

légitimité de leur récit, «preuves» qu'ils soumettaient à mon regard et qu'ils me demandaient de photographier. Abou Khalaf[1], l'un de mes premiers interlocuteurs, a précisément utilisé cette stratégie, interpellant Ahmad, jeune Barbarawi[2] qui participait à l'entretien:

«*Abou Khalaf*: Ton grand-père venait sous les vignes avec une boîte et coupait la grappe comme ça afin de laisser au fruit tout son arôme. [...] Ainsi, quand le raisin était vendu, il rapportait plus d'argent. Mais qui est plus intelligent? nous ou vous?

»*Ahmad*: Pourquoi?

»*Abou Khalaf*: Car nous avons des documents pour notre terre! Ah Ahmad, si elle veut des documents pour voir que nous avions de la terre à Barbarah, elle peut regarder ces documents et voir par elle-même. Quand elle rentrera, elle saura de quoi elle parle. Elle pourra leur dire qu'elle a vu de ses propres yeux.»

De même Oum Khaled, à peine étais-je arrivée chez elle, a demandé à son fils d'apporter des documents du village: «Les gens disent des mots creux, mais nous, nous avons des documents pour le prouver. Il faut que tu les photographies.»

Cette «rhétorique du regard» (Kilani 1990) a été le fait de nombreuses personnes qui me présentaient spontanément des documents (titre de propriété, contrat de mariage, extrait de naissance, passeport...) exhibant fièrement le timbre ou la signature des instances officielles qui les validaient. D'autres m'ont dessiné des cartes du village ou m'ont incitée à me rendre sur son site, afin que je me fasse une idée «concrète» des lieux – quand bien même ils sont méconnaissables, le village ayant été détruit fin 1948.

Pour «fonder» ses dires, Oum Ahmad, comme plusieurs femmes, s'est empressée de sortir ses *thôb*, robes traditionnelles qu'elle avait faites en vue de son mariage, célébré en 1941. Elle m'a expliqué, avec un plaisir non dissimulé, la façon de les broder et leur signification sociale. Elle a aussi insisté pour que je fixe sur la pellicule ces traces de la vie villageoise, pendant les robes à un cintre pour que mon cliché restitue au mieux les broderies et m'incitant à en revêtir une pour me photographier dans ses beaux atours – «preuve» supplémentaire de l'existence de ces *thôb*. D'autres femmes m'ont également donné à voir les tapis qu'elles avaient tissés et pour lesquels leur village était réputé. Enfin, une interlocutrice m'a montré un modèle, dessiné au village avec des couleurs naturelles, pour les décorations murales de pièces destinées à l'accueil des hôtes.

Ces objets sont autant de traces de l'existence d'une vie sociale que mes interlocuteurs savent niée par la rhétorique sioniste que l'on peut résumer par le fameux slogan «une terre sans peuple pour un peuple sans terre». Ils visent à démontrer l'existence et la profondeur de la vie palestinienne *avant* 1948 et ont une double fonction: me convaincre puis, par l'intermédiaire de ma restitution, persuader le monde académique et occidental de la «véracité» du récit palestinien.

Cette stratégie du «dévoilement de preuves» a également été le fait de jeunes Barbarawis nés en exil. Entre autres, Bassem, passionné d'objets traditionnels, m'a montré sa collection. Outre les robes et les tapis, il possédait divers instruments de musique ou ustensiles émanant du village. Pour lui, ces objets sont d'autant plus essentiels comme supports de la mémoire que la génération de personnes ayant vécu au village est en train de disparaître.

Nombre de ces objets villageois ayant été confisqués, voire détruits par l'armée israélienne, leur dévoilement est à la fois une marque de la confiance et une exigence à ce que je me fasse la porte-parole des Palestiniens. J'avais entendu, j'avais vu, j'allais donc témoigner! Cette mission m'a été attribuée, explicitement ou non, par la majorité de mes interlocuteurs qui me dictaient, en quelque sorte, ce que je devais voir, comprendre et surtout transmettre. Et la présente rubrique me donne précisément l'occasion de répondre à cette demande sociale: faire «voir» ces objets qui «prouvent» que les Palestiniens existaient avant 1948, avaient une culture riche et, surtout, possédaient et travaillaient la terre.

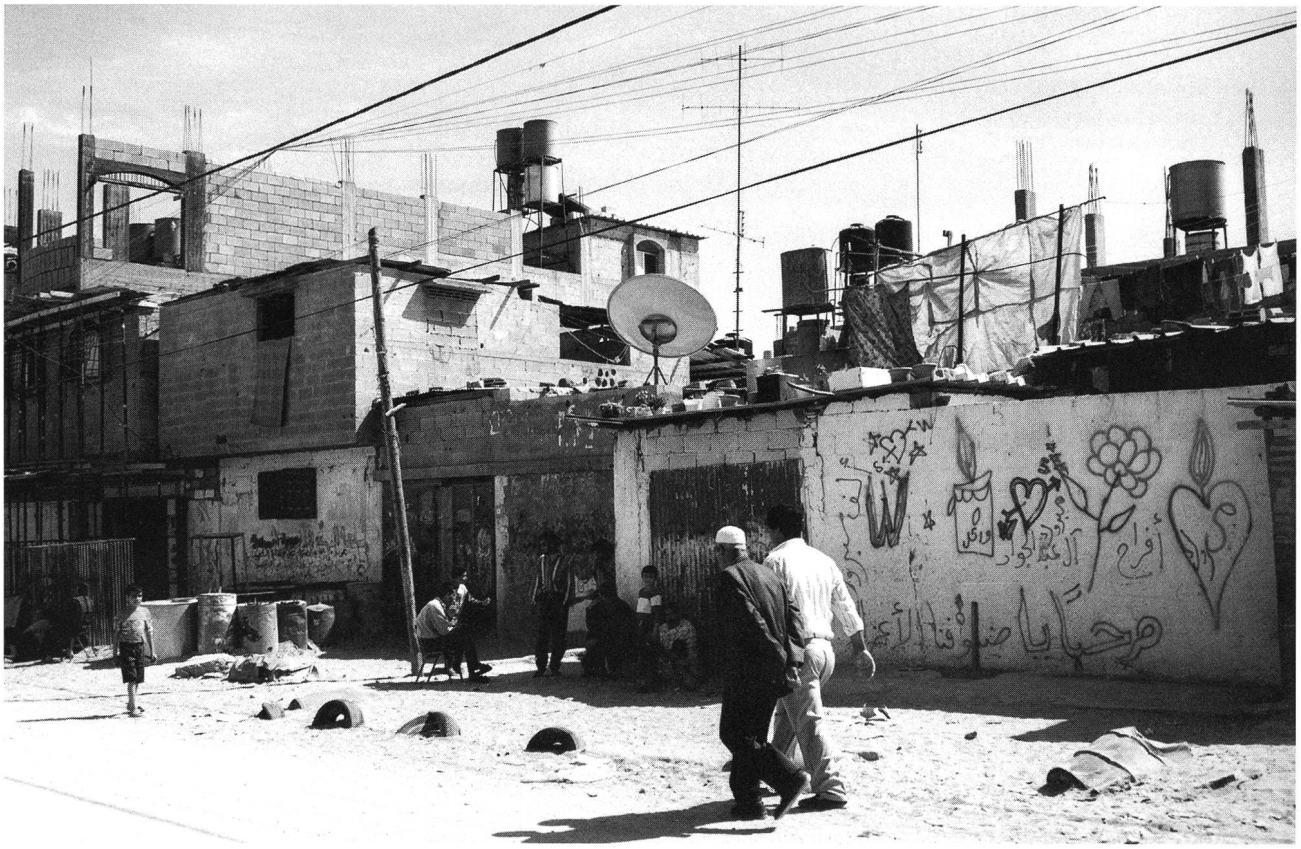
Fais-je de l'anthropologie ou ai-je simplement été instrumentalisée pour répondre à des enjeux me dépassant? Cette interrogation débouche sur une question épistémologique importante à propos de la construction du savoir. En effet, même dans des situations moins délicates, l'objet anthropologique qui se «donne» dans la restitution est le résultat d'une relation entre différents sujets dont les intérêts divergent et qui visent chacun à influencer les rapports de force en sa faveur afin que le savoir produit les satisfasse. Robben (1995: 83) parle à ce propos de *seduction*, qu'il définit comme des stratégies sociales, intentionnelles ou non, qui visent à orienter l'interprétation de son interlocuteur. Si ce mécanisme est particulièrement puissant en cas de conflit, les enjeux rendant plus saillante la nécessité que l'autre – en l'occurrence l'anthropologue – adopte ses interprétations, il est le fait de toute relation ethnographique. Un tel constat pose inévitablement la question de l'objectivité des recherches, thème que je ne peux développer ici.

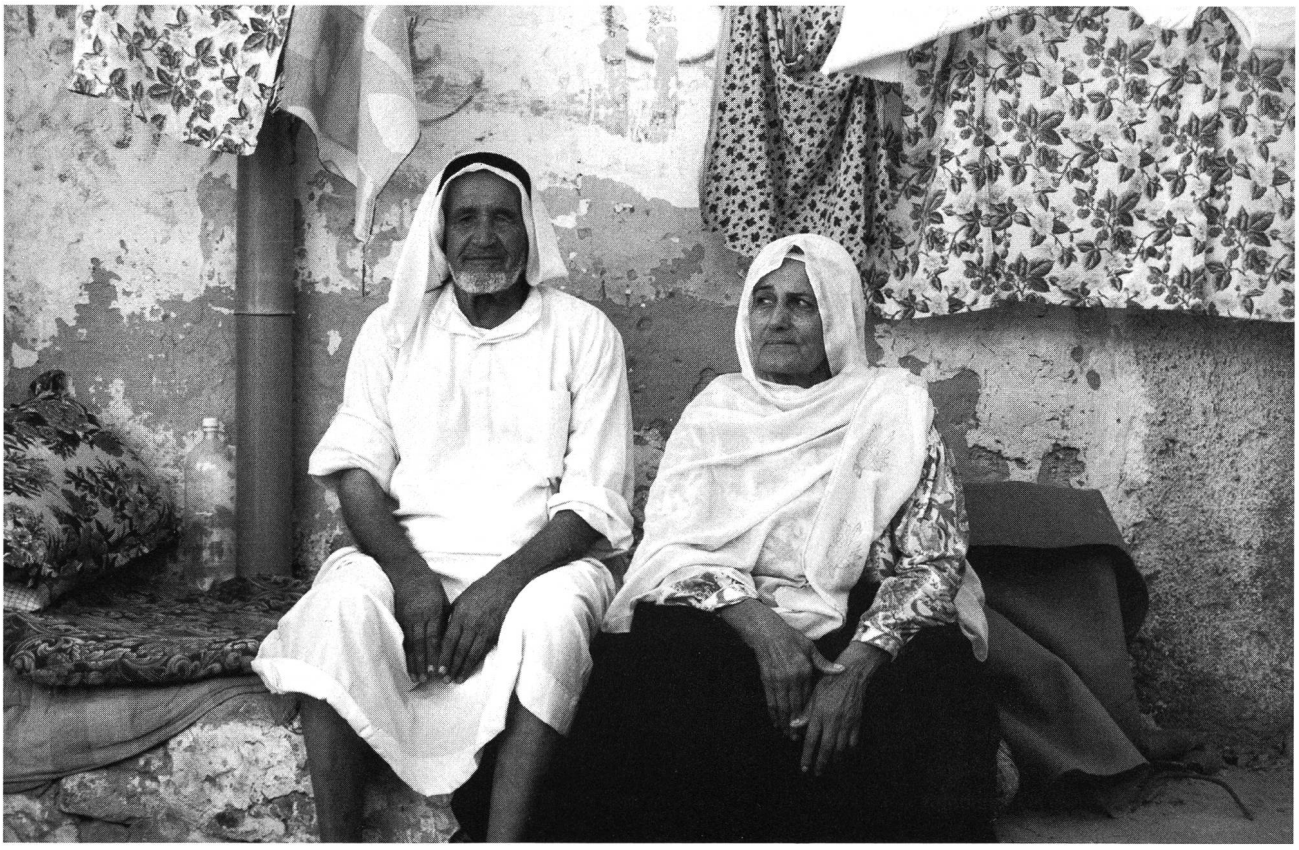
(suite page 104)

Sycomore marquant l'entrée du village de Barbarah, détruit fin 1948. Hormis le bâtiment de l'école, ce sycomore et quelques figuiers de barbarie sont les seuls restes tangibles du village.

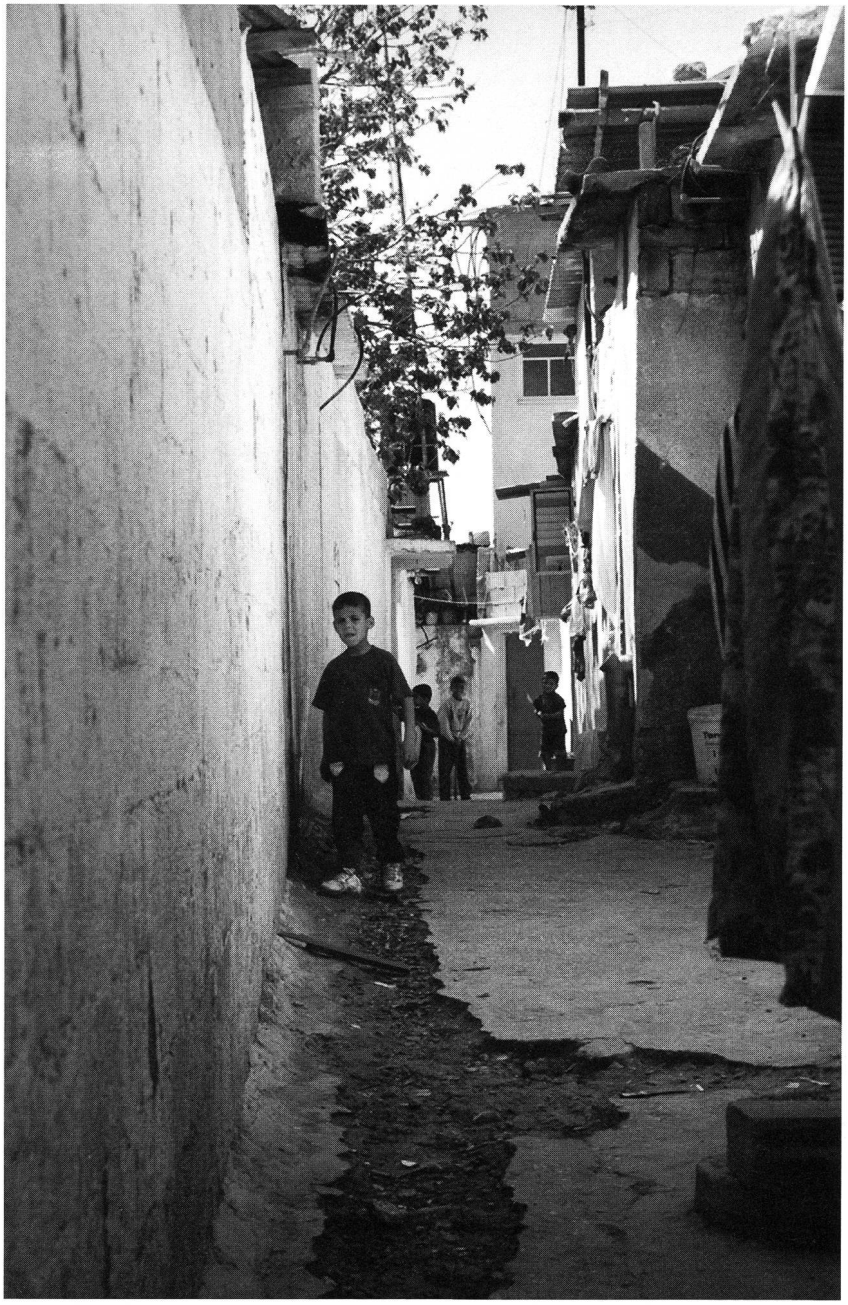
Le bâtiment de l'école de Barbarah, qui est la seule trace construite du village.

Figuiers de barbarie sur le site de Barbarah, lequel a été entouré de barbelés pour en empêcher l'accès. Utilisés pour borner des parcelles, ces figuiers n'ont jamais pu être éradiqués et sont de ce fait devenus les symboles de la résistance palestinienne.


مرحبا يا ضيوف



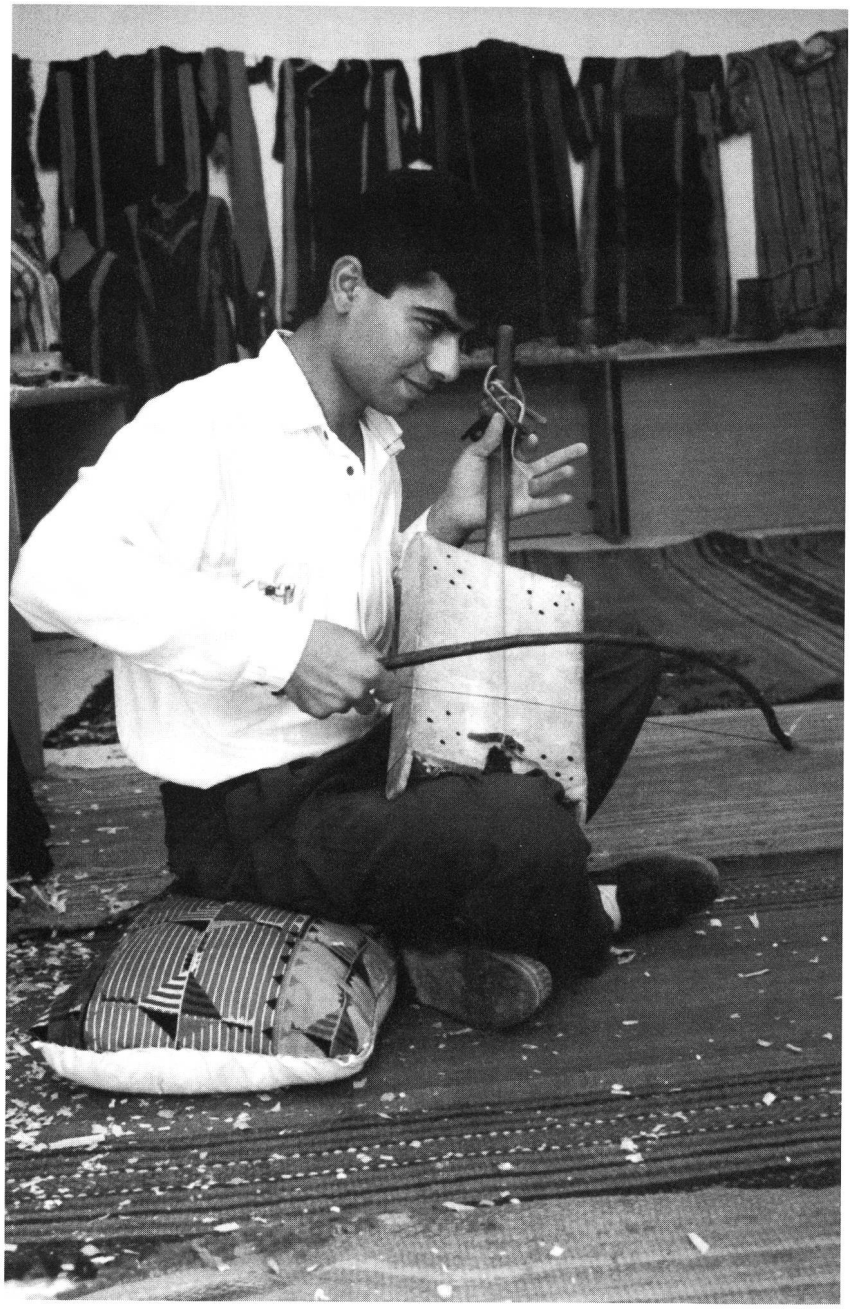
Le quartier «Barbarah» du camp de réfugiés de Rafah commence à droite de la route. La largeur de celle-ci est le fait des destructions de maisons par l'armée israélienne qui, à partir de l'occupation de 1967, voulait contrôler le camps en y pénétrant avec ses véhicules.



A droite: Rue à l'intérieur du bloc R du camp de Rafah, renommé «Barbarah» par ses habitants qui sont majoritairement originaires du village. Pratiquement tous les quartiers des camps sont renommés en fonction des villages palestiniens détruits à partir de 1948.

Deux réfugiés de Barbarah devant leur maison, dans le quartier «Barbarah».

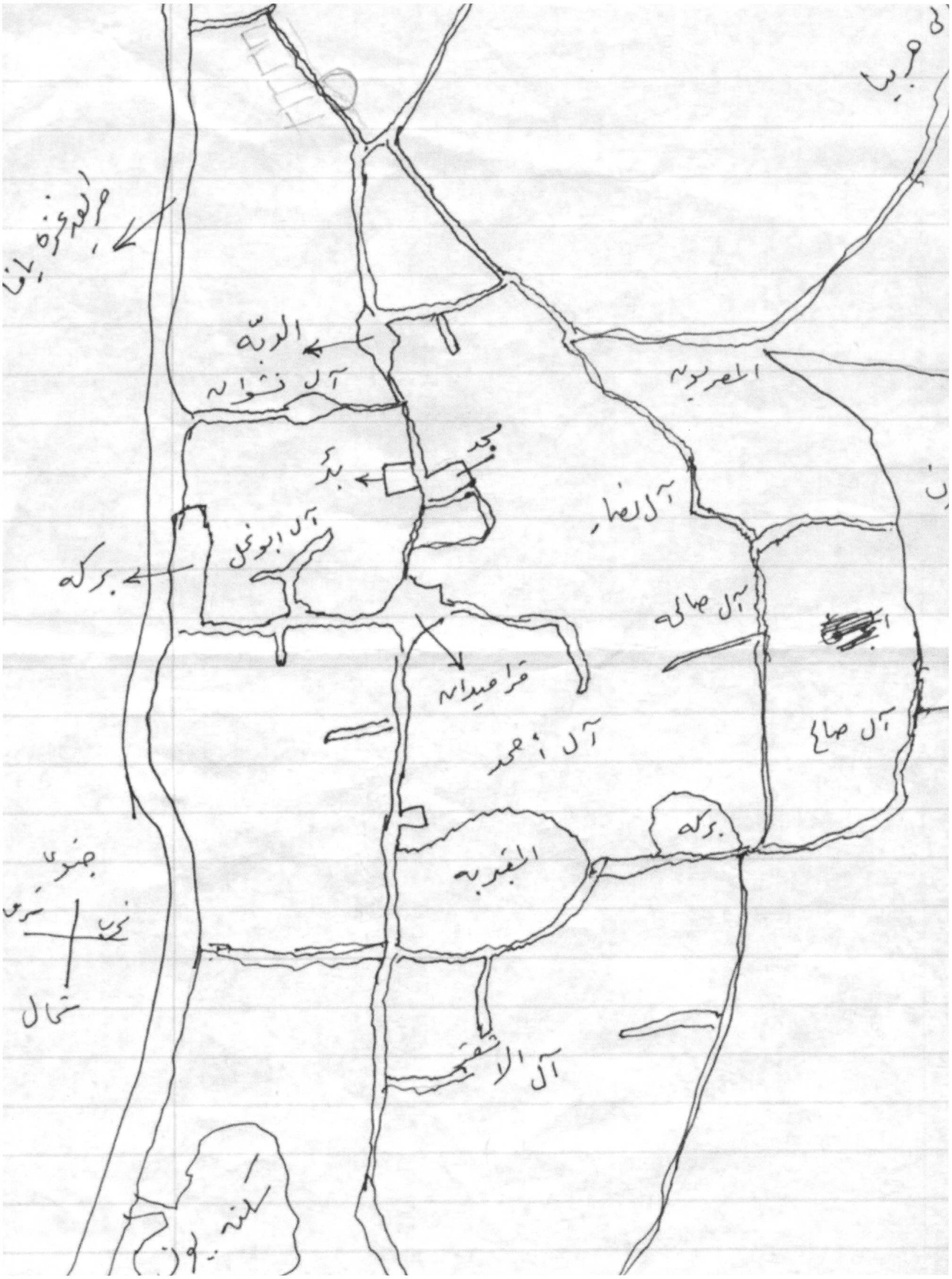
Page précédente (gauche): Oum Ahmad, vêtue, à l'occasion d'un mariage entre deux jeunes Barbarawi, d'un *thôb* qu'elle a confectionné au village avant 1948.



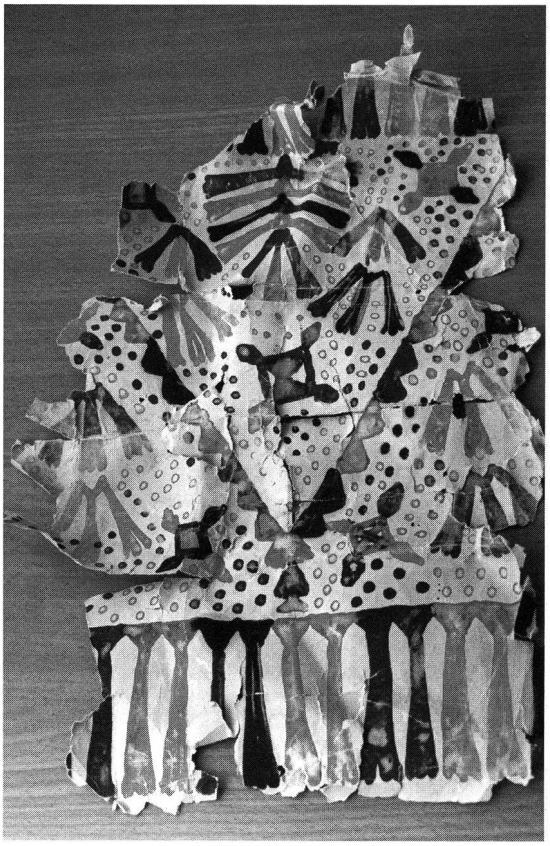
Bassem, lors d'une exposition de sa collection d'objets issus de différents villages palestiniens d'avant 1948.

Page précédente (droite): Oum Khalil, durant le même mariage. Elle porte sur la tête un *qanun,* qui autrefois était généralement décoré avec des plumes. La terre et la plante sont aujourd'hui utilisées en référence au village.

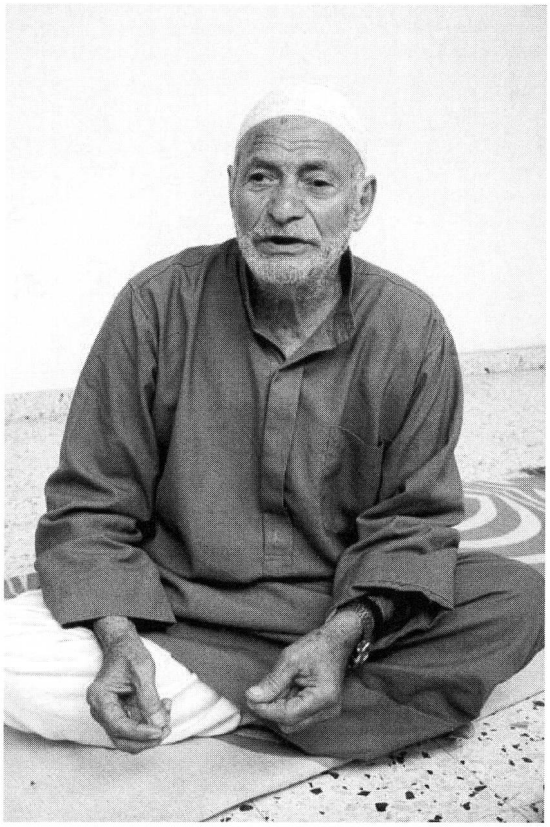
Atlas, ou robe de mariage typique du village de Barbarah.


الدبة
آل نشوان
المعربية
مسجد
بئر
آل الضاهر
آل ابو غل
بركة
آل صالح
قراميدان
آل صالح
آل احمد
بركة
المقبرة
جنوب
شرق
غرب
شمال
آل الاشقر

Modèle de décoration murale, peint à Barbarah avec des couleurs naturelles. De tels modèles étaient ensuite reproduits à plus grande échelle sur les murs des pièces destinées à la réception d'hôtes.



Page de gauche: Plan de Barbarah, dessiné de mémoire par l'un de mes interlocuteurs, dans cette logique de la trace visuelle du village.



Abou Khalaf, lors de l'un de nos premiers entretiens.

٢/ العام الشرعية

رقم ٢٠٠٥

المحكمة الشرعية في — خان يونس

ادارة الحاكم الاداري العام لقطاع غزة

وثيقة عقد زواج

اجرة المأذون في محله ٢٥٠ مليما
اجرة المأذون خارج محله ٥٠٠ مليما

١	تاريخ العقد في اليوم الثلاثين من شهر جماد الثاني لسنة ثلاثة وثمانية وتسعمائة والف هجرية وفق ١٩٦٢/١١/١٦
٢	مكان العقد بيت وكيل الزوجة شقيقها شحده حسن جمعه الهوني برفح
٣	اسم الزوج الكامل - منه الرشد الرشيد العاقل البالغ عوده حسن حسين عدوان من بربره وسكان رفح وعمره خمسة وثلاثون سنة
٤	اسم الزوجة الكامل - منها المرأة البالغ صبحيه بنت حسن جمعه الهوني من بنات وسكان رفح وعمرها ثمانية وعشرون سنة المنقضية العدة
٥	مستندات تحقيق السن وعدم الموانع وجود المختار المحلفين في ٦١/١١/١٦ وشهادة ميلاد صادرة من المحكمة الشرعية خانيونس برقم ٦٠/٨٠/٢٤٢ سجل عدد صفحة ٥٤٤
٦	المهر ونوعه مائتان وعشرة جنيهات مصرية المعجل منه مائة وخمسة وثمانون جنيهاً والمؤجل خمسة وعشرون جنيهاً
٧	كيفية دفع المهر ودفع الزوج المذكور الى وكيل الزوجة شقيقها المذكور مائة وعشرة جنيهات في مجلس العقد وشرط كاتب العدل عند الدخول بالزوجة خمسة وسبعين جنيهاً مصرياً
٨	الماشران للعقد الزوج ذاته والزوجة شقيقها وكيلها [illegible] شهود الوقت محمد جمعه الهوني ومحمد جمعه الهوني
٩	شهود العقد محمد جمعه الدرايم الهوني ومحمد جمعه الهوني وكلاهما من سكان رفح ومكلفان شرعاً وهما شاهدا العقد والتدوين
١٠	شروط احد الزوجين
١١	الكفيل على
١٢	صيغة العقد قال وكيل الزوجة خاطباً الزوج زوجتك موكلتي شقيقتي صبحيه المرأة البالغة بوكالتي عنها وللسادتين عليها مهر مجله مائة وخمسة وثمانون جنيهاً مصرياً ومؤجله خمسة وعشرون جنيهاً مصرياً فاجابه الزوج على العقد قبلت زواجها لنفسي على هذا المهر المذكور.

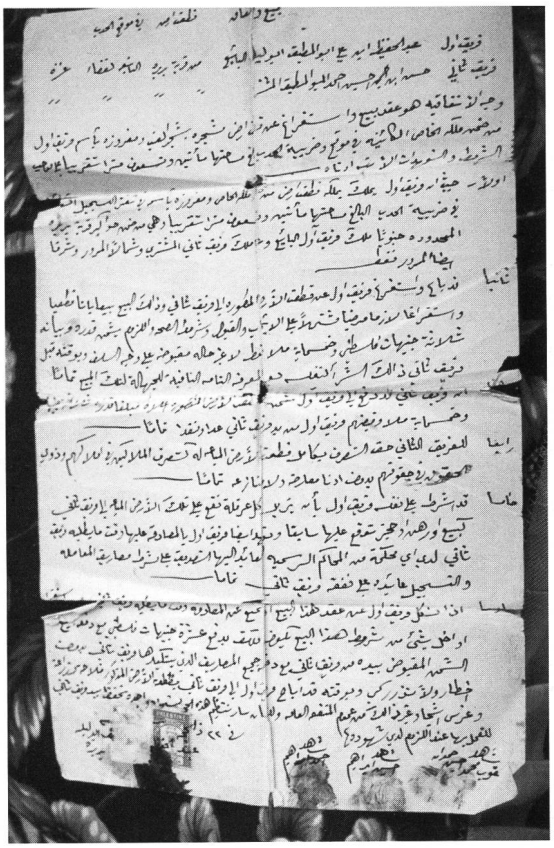
أنا عبد الرحمن صبح مأذون عقد الزواج في بيتا اجريت هذا العقد على الوجه المفصل اعلاه

معرف	معرف	شهود الوكالة	شهود العقد	الزوج أو وكيله	الزوجة او وكيلها
محمد عبد الدرايم الهوني	محمد الهوني	محمد عبد الدرايم الهوني		عوده حسن حسين عدوان	شحده حسن جمعه الهوني

توقيع المأذون عبد الرحمن صبح

الكفيل

Contrat de vente d'une parcelle de terre autour de Barbarah, dûment signé et estampillé. Son détenteur a souligné le fait que le contrat mentionne que l'acheteur et le vendeur sont de Barbarah, la transaction s'y étant également déroulée.



Page de gauche: Contrat de mariage établi à Khan Younis en 1973. Mon interlocuteur m'a surtout montré la mention du village d'origine des époux, ce malgré l'occupation israélienne qui a rapidement supprimé toute référence aux villages d'origine des réfugiés.

Dessin d'une fillette à qui l'on a demandé de dessiner son pays. L'arbre et la figure de la femme en habit traditionnel sont également au cœur de la rhétorique identitaire et de la mémoire collective palestinienne.

Je relèverai simplement que reconnaître l'impact des stratégies de *seduction* des informateurs et du chercheur permet de faire dialoguer des perspectives différentes et, partant, d'enrichir la compréhension de réalités sociales complexes et mouvantes. Pour ce faire, comme le relève Mertz (2002: 368), il faut opérer un déplacement et se demander non plus s'il existe une «réalité» mais quels sont les effets de telle prise de position dans une situation donnée.

[1] J'ai conservé, pour désigner mes interlocuteurs, le mode d'identification systématiquement utilisé dans leurs réseaux de sociabilité: dès qu'un homme ou une femme a un fils, il ou elle n'est plus nommé·e par son prénom mais devient *Abou Foulan, Oum Foulan* (père de untel, mère de untel), en fonction du prénom du fils aîné. Cette pratique sociale illustre l'importance de la descendance masculine et de la patrilinéarité.

[2] Barbarawi est le terme qui désigne les habitants du village de Barbarah.

Bibliographie

DAKHLIA Jocelyne
1995. «Le terrain de la vérité». *Enquête* (Marseille) 1: 142-151.

KILANI Mondher
1990. «Les anthropologues et leur savoir: du terrain au texte», in: Jean-Michel ADAM, Marie-Jeanne BOREL, Claude CALAME et Mondher KILANI, *Le discours anthropologique. Description, narration, savoir*, p. 71-109. Paris: Méridiens Klincksieck.

MERTZ Elizabeth
2002. «The perfidy of gaze and the pain of uncertainty: anthropological theory and the search for closure», in: Carol J. GREENHOUSE, Elizabeth MERTZ and Kay B. WARREN (eds), *Ethnography in Unstable Places: Everyday Lives in Contexts of Dramatic Political Change*, p. 355-378. Durham: Duke University Press.

NORDSTROM Carolyn et Antonius ROBBEN (dir.)
1995. *Fieldwork under Fire. Contemporary Studies of Violence and Survival*. Berkeley & London: University of California Press.

PIRINOLI Christine
2004. «L'anthropologie palestinienne entre science et politique: l'impossible neutralité du chercheur». *Anthropologie et sociétés* (Québec) [à paraître].

Auteure

Christine Pirinoli, assistante à l'Institut d'anthropologie et de sociologie de l'Université de Lausanne (UNIL), rédige une thèse de doctorat sur la construction de la mémoire et de l'identité palestiniennes.
Christine.Pirinoli@unil.ch